

Aomar Ait Aider

À MOULOU D MAMMERI, POUR SON CENTENAIRE

Dda Lmulud,

Tu aurais eu un siècle, à la fin de cette année. Le foehn en avait décidé autrement en rendant folle une branche d'arbre qui vint te déstabiliser. L'embarquée qui s'ensuivit envoya ta voiture dans un fossé. Un « banal accident » de la route qui fait disparaître un homme d'exception, comme ce fut le cas en 1960 pour Albert Camus. Ce dernier n'avait que 47 ans, et déjà prix Nobel de littérature. Tu en avais 71 et te méfiais des prix que l'Occident octroie depuis que celui que mérita ton premier roman *La colline oubliée*¹ fut attribué par tes contempteurs à ta « connivence avec l'ennemi »... À quoi bon rajouter plus de haine à celle déjà trop grande que te vouaient ceux qui s'apprêtaient à conquérir le pays pour ne jamais plus le lâcher, quitte à nettoyer *s ughectu*, à la branche, l'élite du pays. La branche avait foncé sur toi, comme la voiture dans laquelle avait embarqué Camus sur l'arbre. L'énigmatique attirance arbre-écrivain... une fable à écrire !

Fort heureusement pour ton peuple, tu avais pris le temps de livrer la marchandise. Un peu partout dans Tamazgha². En dernier lieu à Oujda, au Maroc, là où, à peine sorti de l'adolescence et déjà défricheur, tu avais tracé la voie.

¹ *La colline oubliée*, Mouloud Mammeri, Paris, Plon, 1952

² Afrique du Nord

Cette lettre-hommage n'est pas pour rajouter à la cacophonie programmée à l'occasion de tes cent ans. Je m'en voudrais de troubler *Le sommeil du juste*³ que tu as écrit. Mais l'idée de la lettre est tienne. Et puis tu sais mieux que quiconque la place qu'occupent les morts dans notre société : les vivants ont un devoir à leur endroit, un devoir de fidélité envers leurs sacrifices et leurs espérances... « Tu restes éternellement nôtre, éternellement avec nous », disais-tu à Mouloud Feraoun dans la lettre que tu lui avais écrite lorsqu'un matin de mars 1962, le 15 précisément — à une semaine du printemps —, une giclée de balles imbéciles l'avait arraché aux siens. Tu relevais, entre autres, que « ceux qui ont craché leur rage en douze balles — six secondes [ne sont que] passagers sur la terre dont ils suçaient les mamelles sans lui être attachés... comme nous étions à elle... à la vie à la mort. Il leur manquait l'essentiel : *La terre et le sang*⁴. » Tu n'en voulais pour preuve que le fait qu'en un siècle de destin comblé ils n'ont pas trouvé un seul d'entre eux pour la chanter comme l'a fait Mouloud.

Quand tu nous as quittés ce 26 février 1989, Tahar Djaout⁵ avait écrit une « Lettre à Dda Lmulud » pour jeter l'opprobre sur ceux qui, à leur tour, s'étaient mis à téter les mamelles de cette terre comme s'ils n'étaient que des passagers : effrayés par la force des liens qui t'unissaient au pays de tes ancêtres, ils t'avaient voué aux gémonies si bien qu'au moment d'annoncer ta mort, leur télévision ne disposait d'aucune image de toi. En te marginalisant, ils croyaient se prémunir contre le démon berbère qu'ils te soupçonnaient de vouloir réveiller. Leurs craintes étaient fondées : il avait suffi qu'on t'interdise de communiquer avec les étudiants kabyles pour que vibrassent les montagnes. Pris de panique, ceux qui nous commandaient à l'époque avaient reconnu sur le bout des lèvres le fait kabyle en créant une chaire de berbère à... Tlemcen. « Factice ! », prévenais-tu les tiens. Ça l'était. Il aura fallu attendre 20 ans pour que ceux qui nous commandent, les mêmes, reconnaissent Tamazight comme langue nationale, dans le sens de langue appartenant à tous les Algériens... Au prix de 127 jeunes assassinés à la kalachnikov, souvent dans le dos, avec des balles explosives... Les montagnes n'ont, depuis, cessé de verser des larmes de sang.

³ *Le sommeil du juste*, Mouloud Mammeri, Paris, Plon, 1955

⁴ *La terre et le sang*, Mouloud Feraoun, Paris, Le Seuil, 1953.

⁵ Poète, romancier et journaliste kabyle, assassiné en 1993 par le terrorisme

L'attachement aux montagnes de Kabylie, on le ressent d'autant plus qu'on en est éloigné. Particulièrement un 20 avril : la journée commémorative du soulèvement de ton peuple en 1980 pour le recouvrement de son identité, de sa liberté. Il faut dire que tu avais minutieusement préparé le terrain : *La colline oubliée* avait révélé au monde ton peuple et sa singularité ; depuis, tout en toi avait tendu vers son inscription dans le marbre de l'humanité. De la réhabilitation et la promotion de cette identité kabyle plusieurs fois millénaire, et plus que jamais menacée de disparition, tu avais fait ta raison d'être. Non seulement lui avais-tu redonné vie mais, par sa porosité, sa capacité de construction/déconstruction et son dynamisme, elle constitue aujourd'hui la seule perspective pour le pays des Numides.

Te présenter au public montréalais en rappelant ton combat à travers la lecture de quelques extraits de tes écrits, voilà de quoi il sera question dans l'activité que je viens de proposer à la Grande Bibliothèque de Montréal. La BANQ. Sans ses voyelles. On y va non pour retirer de l'argent mais pour emprunter des livres. Aujourd'hui, ce sont les tiens que je recherche : *La colline oubliée* est sorti, et déjà réservé pour son retour. *L'opium et le bâton*⁶ n'est disponible que dans sa version éducative — une édition consacrée à l'étude de l'œuvre d'écrivains francophones du Sud datant de 2013 —, ou en braille. Il y a bien ce titre *Mouloud Mammeri, écrivain algérien*⁷ de Mildred Mortimer, une américaine qui a publié de ton vivant, à Sherbrooke au Québec, une étude sur ton œuvre. Consultable sur place aux Archives nationales. Car BANQ n'est autre que l'acronyme de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. J'ai quand même mis la main sur tes nouvelles... *Escapes*... où, Aneur des arcades ne supportant pas de voir sa mère dans les bras d'un autre que son père fuit loin,... où le clan de Tizi a vainement disputé le pays au clan de Tlemcen... où il est aussi question de l'ordre asservissant que ne peuvent supporter les Touaregs qui lui préfèrent le chaos des sens. Deux allées plus loin, je suis tombé sur Cendres, un recueil de poésie de Jean Amrouche dont on retrouve le texte « l'Éternel Jugurtha » dans un recueil *Algérie, un rêve de fraternité*, une sorte d'omnibus sur lequel ont embarqué Feraoun avec « Jours de Kabylie » et certains

⁶ *L'opium et le bâton*, Mouloud Mammeri, Paris, Plon, 1965

⁷ *Mouloud Mammeri, écrivain algérien*, Mildred Mortimer, Sherbrook, Naaman, 1962

écrivains algériens. À côté de ton texte « La colline oubliée », on retrouve ceux de tes amis Sénac et Pelégri.

J'ai feuilleté le livre. Le texte de Jean, dense et concis, est un vrai programme pour sortir l'Afrique de la misère : « Cultivez l'esprit de Jugurtha ! N'achetez pas le costume de l'Europe, cherchez plutôt à comprendre comment il le fabrique ! », insiste-t-il. Très simple, encore faut-il que pour l'appliquer, il y ait d'autres responsables que ces dictateurs grabataires qui refusent de rendre au continent sa liberté ; ils continuent de faire barrage à l'esprit de Jugurtha caractérisant ce continent qui a donné naissance à l'humanité. À la solde des anciens colons, leurs nouveaux « amis », ils ont rendu l'Afrique si misérable que les Européens n'ont plus besoin de venir arracher les habitants à leur rivage pour les asservir : sans que quiconque les fouette, les Africains rament fort en direction de leur destin d'esclaves.

Les damnés de la terre — tu les as ainsi appelés dans un film documentaire que tu as commenté —, ont repris le chemin de l'Europe... Sur des esquifs... bravant la mer... pas toujours amicale. Il en meurt beaucoup. Des milliers au quotidien. La Mare nostrum n'est plus qu'un immense cimetière... Le lac de la paix ose-t-on l'appeler encore...

« Tardif mais total triomphe de Rome ! », écris-tu dans une de tes nouvelles « Ténéralgique ». Le limes est désormais partout, pas seulement chez les Garamantes. Le mur de Berlin, il est vrai, est tombé peu après ta mort. Mais, rapidement, d'autres sont construits. Le dernier en date est l'œuvre des Américains qui ont peur du retour de la civilisation aztèque et de la menace qu'elle constituerait sur celle des chrétiens qui l'ont tuée. Absurde, n'est-ce pas ! C'est ainsi que tu as qualifié la chute de l'empire aztèque, thème de ta pièce de théâtre *Le Banquet*⁸. Des « journalistes » s'en sont gloussés : « Il traite de la défaite de sociétés lointaines au lieu de glorifier nos révolutions agraires et industrielles... » Un verdict qui t'écartera définitivement de la vie nationale.

⁸ *Le Banquet*, précédé de la mort absurde des Aztèques, Paris, librairie académique Perrin, 1973

Absurde comme ta mort causée par cette branche venue te garocher dans un ravin. Personne n'a enquêté sur la main invisible qui l'a arrachée de l'arbre. Affreuse mort exorcisée à coups d'euphémismes (un accident !).

Aujourd'hui, officiellement, le doute n'est plus permis sur ton algérianité. Ça te fait sourire, je sais. Tu n'es plus pro-israélien ni même berbériste. Un propos que tu aurais tenu dans un contexte donné, et trituré en laboratoire pour faire de toi le plus fervent défenseur de l'Algérie et donc des dirigeants qui se confondent avec elle, est injecté les dans réseaux sociaux ... Des incapables qui ne maîtrisent que la manipulation.

Trewled af lâer ! Tu as su partir à temps pour ne pas subir la honte. « La grande affaire de l'homme est de se préparer à bien mourir », dit Montaigne. Tu t'es tenu prêt « quel que soit le point de la course où le terme m'atteindra, (...) je partirai avec la certitude chevillée que c'est dans le sens de sa libération que mon peuple ira... », affirmais-tu peu de temps avant ton accident. La surprise pour eux n'était pas que tu meures, mais qu'il y ait eu tant de monde à ton enterrement. Tu n'avais laissé aucune consigne. En fallait-il vraiment ? À ton enterrement, suivi massivement par ton peuple, pas un seul officiel n'avait été admis.

Et pourtant... Pour ton centenaire et « les efforts que tu aurais fournis en faveur de la future réconciliation nationale », une médaille vient de t'être décernée. Au même titre que quelques chanteurs et un réciteur de coran. Ta mort physique ne suffit plus. Ton spectre qui plane toujours au-dessus de Tamazgha les dérange. Il continue d'insuffler l'esprit de Jugurtha à la jeunesse. S'en débarrasser devient une urgence pour eux. Les moyens nécessaires sont mobilisés ; et la forme n'est pas négligée. Les dictatures mettent à jour leurs techniques de répression. Pour réduire au silence un émeutier intelligent, on envoie un gendarme lui faire exploser la tête. Mais que peut une Kalachnikov contre un esprit ? Te faire revivre, retravailler ton image en la banalisant puis te laisser disparaître progressivement, sans laisser derrière toi cet esprit encombrant. Le révisionnisme est convoqué. Changer l'histoire en leur faveur reste leur point fort. On fait appel à des « intellectuels » redevables et dont « les veines charrient la servitude sédimentée » pour suggérer insidieusement aux citoyens qu'ils approchent que Mammeri a été surdimensionné. « Par qui ? », « Nous tous ». La population n'est pas dupe : « Soyez hommes pour une fois dans votre vie, assumez vos propos par écrit,

comme l'a fait Mammeri sa vie durant ! ». Penauds, les émissaires repartent les oreilles rabattues.

Laissons à leurs turpitudes ces gens qui nous commandent encore — même s'ils ne valent toujours rien —, et revenons aux livres. Les tiens. J'ouvre *L'omnibus* et le feuillète à la recherche de ton texte « La colline oubliée ». Un dialogue en kabyle attire mon attention :

- *Ouakka ?*
- *D nek.*
- *D kem a Kou ?*

Plus loin, un autre. Entre les deux, le texte — écrit en bon français, sans faute de syntaxe, dans un style académique et au vocabulaire châtié⁹ — est farci de termes et expressions kabyles : *tamda n teslit, iroumyen, vou-tamart, timechret...*

Ce métissage linguistique n'est évidemment pas innocent. C'est un procédé qui t'a permis de revendiquer ton identité, langue et culture, mais aussi une façon de prouver qu'on peut écrire et lire le kabyle comme toute autre langue. Aujourd'hui, grâce aux règles grammaticales et au lexique que tu nous as légués, une véritable littérature kabyle se construit. La question identitaire n'est pas lâchée.

Sur une autre page, je tombe sur la scène des cheveux de Davda... ah, les cheveux de la femme... Que Davda les relâche devant Menach et il en est tout troublé ; quand elle l'autorise à les toucher, il est inondé de plaisir, comme si elle lui dévoilait toute son intimité sexuelle. Dans ton livre, tu as plaidé pour que la femme kabyle se débarrasse de tafulart-is, ce bout de tissu qui retient enfermés ses cheveux tressés et l'ampute d'une partie de sa beauté. Mais c'est justement parce qu'ils sont un atout de beauté et suscitent le désir que les religions ont cherché à les neutraliser. Aujourd'hui encore, « les cheveux de la femme » font l'objet d'un débat planétaire, souvent virulent : libérer les cheveux de la femme revient à mettre fin à sa soumission, ce qui n'est pas du goût de tous.

⁹ Jean Dejeux, *littérature maghrébine de langue française*, Sherbrooke, Naaman, 1980, p.60

Par ces deux points que je viens d'évoquer, il en est d'autres comme la mixité du groupe de jeunes qui se retrouvent à Taasast pour débattre de leur société dont ils voudraient secouer les vieilles coutumes, on comprend aisément la levée de boucliers qui avait suivi la parution de *La colline oubliée* : il ne s'inscrivait pas dans le récit de l'Algérie indépendante que ceux qui allaient en prendre les rênes avaient commencé à écrire, un récit qui ne faisait place ni à l'identité berbère ni à la femme libre.

Qu'est devenue ta colline ? S'est-elle enfoncée définitivement dans l'oubli ou, au contraire, a-t-elle pris résolument le chemin de sa libération ? Lit-on toujours *La colline oubliée* ou a-t-on consacré son inexistence ? Il n'est pas sûr que tu te poses ces questions, mais je te rassure quand même : ton livre est plus que jamais d'actualité et il fait toujours souffrir les héritiers de ceux-là qui t'en voulaient à mort de l'avoir écrit. Ton ami Bougermouh les a même nargués en en tirant un film éponyme... dans ta langue... celle des guerriers numides qui ont défendu nos collines contre les Romains et les envahisseurs qui leur ont succédé. Il te l'avait promis, il l'a fait. C'était son âme. Le film terminé, il l'a rendue.

Les dictatures, la nôtre en particulier, ont cette capacité de s'adapter. Toutes les réponses aux doléances de la population sont tactiques. Tu avais assisté au soulèvement des jeunes en 1988, quelques mois avant que la branche ne vienne te garocher dans un ravin. Leur révolte avait fait naître de l'espoir : une ouverture démocratique qui dura le temps d'une récréation d'école. Ensuite la cloche a sonné et tout le monde s'est mis en rang. En 2001, la jeunesse kabyle a cherché à tirer bruyamment de son hébétude l'élite de la région. Une sorte de complément à la révolution culturelle que tu avais minutieusement préparée dans les années 1970 et qui culmina ce 20 avril 1980 avec un soulèvement massif mais pacifique de la population kabyle pour réclamer la reconnaissance officielle de sa culture. Le pouvoir rusa. La réplique de 2001, plus dynamique, fut sévèrement réprimée : le sang des jeunes coula abondamment. La mort s'en donna à cœur joie.

À quelques années du printemps 2022, après avoir détourné la révolution et tué l'espoir, l'accent est mis sur la « nationalisation » des symboles de la contestation et de la résistance à la chosification de la culture : après tamazight qui appartient à tout le monde mais que nul n'est tenu de parler, ils commémorent le 20 avril concomitamment au yawm el ilm et

célèbrent ta naissance comme le M(a) ouloud. Ils le feront jusqu'à polluer complètement les deux symboles, te faire oublier... jusqu'à t'enterrer enfin.

Dans le sillage de la crise berbériste de 1949, l'attaque orchestrée contre La colline oubliée fut la première grande violence cherchant à extirper le mal kabyle de la nation algérienne en construction. Depuis, les vagues de répression anti kabyle semblent obéir à une certaine périodicité. Le moindre prétexte est saisi pour aller terroriser la région et sa population et en profiter pour l'infiltrer un peu mieux et l'arabiser un peu plus en l'islamisant plus profondément.

À l'indépendance, pour avoir la population kabyle à l'œil, on avait cherché à vider les montagnes pour parquer leurs habitants dans des villages avec eau, électricité, école et mosquée. Pas de bibliothèque. On avait ramené d'Égypte et de Syrie des cordonniers promus enseignants d'arabe et d'éducation islamique pour extirper de la Kabylie l'esprit de Jugurtha et tout ce qui n'appartient pas à la civilisation arabo-musulmane.

Aujourd'hui encore, il n'y a toujours pas de bibliothèques dans les villages kabyles. Les rares centres culturels existants sont dévoyés. L'agora a du mal à se maintenir. Mais où sont passés les débats d'antan ? Awal ur isâa azal, la parole est largement dévalorisée. Si tu renaissais en compagnie de Jugurtha et Massinissa, vous ne reconnaitriez pas cette région, haut lieu de démocratie et liberté.

Bibliothèque de Berri-UQAM, le 20 avril 2017